

LE MONDE
27-2-22

Linda Lê : « Je dépérirais, si je lisais moins ! »

L'écrivaine construit son œuvre sur ses lectures. « De personne je ne fus le contemporain », qui raconte une entrevue entre Ho Chi Minh et Ossip Mandelstam, est ainsi marqué par le poète russe comme par Claudio Magris et par le philosophe méconnu Carlo Michelstaedter.

Par Bertrand Leclair



L'écrivaine Linda Lê, à Paris, en 2012

N'était la porte-fenêtre donnant sur un balcon chargé de plantes, la pièce tout en profondeur donnerait le sentiment d'un terrier creusé dans les livres. Par milliers peut-être, les éditions jaunies ou récentes tapissent les murs, les unes debout, les autres sur la tranche, toutes impeccablement empilées de façon à former des briques aimables sans que la moindre escarbille dépasse.

L'effet est, à dire vrai, des plus saisissants, lorsqu'on pénètre dans le petit appartement du nord de Paris qu'habite Linda Lê depuis peu, après avoir longtemps vécu dans le 5^e arrondissement et la proximité d'une sorte de seconde maison, la mythique bibliothèque Sainte-Geneviève où [Ho Chi Minh](#), le libérateur du Vietnam (1890-1969), avait lui aussi « souvent travaillé tard » au début du XX^e siècle, comme elle le rapporte dans son nouveau livre, *De personne je ne fus le contemporain*. Elle le redit avec un bonheur sensible, de sa voix calme et pondérée, qui surprend moins, désormais, qu'à l'époque de *Calomnies* ou des *Trois Parques* (Christian Bourgois, 1993 et 1997), au temps où elle déchaînait sur la page les furies de l'imprécation, dégageant d'un noir tumulte existentiel des salves d'explosions sonores pour mieux exprimer sa « *rage littéraire* » : celle-là même qu'a illustrée le poète russe Ossip Mandelstam (1891-1938) et qui est au cœur de ce nouveau récit dédié « *à tous ceux qui, de tout temps, sous un régime totalitaire, ont cherché refuge dans les livres, l'art, la beauté, au péril de leur vie* ».

Ecrivains qu'elle-même a si souvent célébrés

Un terrier de livres cultes et autres raretés, ou bien l'intérieur soyeux d'une carapace, songe-t-on dans l'espace utile sérieusement restreint, cerné de cloisons mouvantes où se répètent les noms des écrivains qu'elle-même a si souvent célébrés dans ses nombreuses préfaces pour Le Livre de poche comme dans ses romans, passants considérables, « *éclaireurs* » ou grands illuminés de la littérature mondiale pour qui « *la poésie sera effraction ou ne sera pas* » – au premier rang desquels Ossip Mandelstam, bien sûr, mais aussi bien Unica Zürn (1916-1970), l'amie d'Henri Michaux et autrice de *L'Homme-Jasmin*, dont le spectre hantait le volume précédent, *Je ne répondrai plus jamais de rien* (Stock, 2020).

C'est ici l'évidence : l'éternelle exilée qu'est Linda Lê habite les livres, ceux des autres autant que les siens, y travaillant la nuit, dit-elle, « *parce que [elle] aime ça, [elle] aime le silence de la nuit* » – ces heures où les voisins dorment et les poèmes veillent. C'est à double titre qu'on pourrait la décréter figure de l'exil en littérature, quand ses propres livres sont tous hantés par l'exil et ses déchirures, mais que, hors les livres, elle se sent deux fois étrangère, à sa manière l'a toujours été : « *Je ne me sentais pas du tout de là-bas, enfant, au Vietnam. J'allais au lycée français, m'habillais à l'européenne, ne parlais vietnamien qu'avec mon père. Nous avions même une crèche à Noël* », sourit-elle, au souvenir d'une famille maternelle qui avait de longue date demandé la nationalité française.

« *Ce qui longtemps ne lui a rien valu d'autre qu'une taxe supplémentaire* », mais a facilité le départ à l'heure terrifiante des *boat people* : « *Nous avons été officiellement rapatriés, ce qui n'avait évidemment aucun sens.* » C'était en 1977 ; elle avait 14 ans en arrivant au Havre pour y découvrir la vie en foyer avec sa mère et ses deux sœurs, le lycée, où elle était volontiers solitaire, et déjà la bibliothèque municipale, « *celle-là même que fréquente Roquentin dans La Nausée, de Sartre [Gallimard, 1938]* », comme elle ne manque pas de le préciser.

Rupture d'anévrisme

Les lecteurs de *Lettre morte* et de l'inoubliable *Voix* (Christian Bourgois, 1999 et 1998), le second restituant les délires paranoïaques qui l'ont précipitée à l'époque dans l'enfer psychiatrique, le savent : son père était resté à Saïgon, devenue Ho Chi Minh-Ville, en 1977, bien que le régime l'ait contraint à abandonner sa profession d'ingénieur pour devenir peintre d'enseignes. Il y est mort vingt ans plus tard, avant que sa fille, alors emportée par une passion amoureuse dévastatrice, n'ait fait le voyage de retour, redevenu possible.

C'était il y a longtemps, une éternité. Depuis, un événement sur lequel elle insiste a changé jusqu'à son rapport à la lecture, autant dire sa vie même : en 2012, une rupture d'anévrisme a failli lui coûter la vie, non sans que la littérature fasse signe, évidemment, à travers le docteur Trystram : « *Le chirurgien m'a précisé qu'à la différence de Tristram Shandy son nom comptait un "y". S'il connaissait le chef-d'œuvre de Sterne [1759], j'étais entre de bonnes mains !* » Avoir frôlé la mort n'a en rien renvoyé la littérature à la vanité : « *Au contraire. Je me suis sortie de là en me disant que seul le travail m'importait, désormais* », dit-elle, avant d'ajouter, d'un souffle : « *Je dépérirais, si je lisais moins !* »

Lectrice avant tout, c'est en évoquant son éloignement relatif de Thomas Bernhard (1931-1989), dont l'influence fut prégnante dans plusieurs de ses livres, ou son intérêt actuel pour l'œuvre si différente de Georges Didi-Huberman qu'elle met le doigt, peut-être, sur ce qui a changé dans

ses propres livres : « *Je lis avec encore plus d'avidité, mais moins comme si les livres allaient me sauver que comme si je devais faire un puzzle de tous ceux que je lis, construire un socle.* »

Eternelle comédie des littérateurs,

Un puzzle a priori impossible : voilà, en effet, qui pourrait caractériser *De personne je ne fus le contemporain*. L'autrice avait de longue date l'idée de confronter dans un récit les deux destins si contradictoires d'Ho Chi Minh et de Mandelstam, à la croisée de sa propre existence. D'un côté, le héros de l'anticolonialisme s'appêtant à libérer son peuple, sinon tous les peuples que les « civilisateurs » disaient, à l'époque, « arriérés ». De l'autre, le poète obstiné à habiter sa liberté dans la langue, quitte à y défier « *le montagnard du Kremlin* » et ses sbires assoiffés de sang – le poète que ses contemporains rejetèrent par lâcheté ou par indifférence, entre ceux qui ne comprenaient pas ses livres et ceux qui les comprenaient trop bien au regard de leurs propres compromissions, éternelle comédie des littérateurs, saisie ici dans une acmé tragique. « *Ho Chi Minh eut son mausolée, Mandelstam les honneurs d'une fosse commune* », mais la postérité travaille à rebours. A la mort d'Ho Chi Minh, en 1969, sa voix est devenue un « *ordre renvoyé par mille porte-voix* » qui sans cesse l'ont dévoyée, tandis que celle de Mandelstam s'avère de plus en plus nécessaire en ce début de siècle rongé par la lèpre identitaire.

Le projet n'a vraiment pris son élan qu'au détour des *Œuvres complètes* de Mandelstam telles que les ont magistralement rassemblées Le Bruit du temps/La Dogana en 2018, quand Linda Lê y a découvert l'article consacré par Mandelstam à sa rencontre avec Nguyen Ai Quoc, Nguyen le Patriote, autrement dit le futur Ho Chi Minh, à Moscou, en 1923. Elle revient obstinément, tout au long du livre, à ce moment précis de la rencontre pour en interroger toutes les facettes. Avec une sorte d'entêtement qui, dans le texte lui-même, fait résonner la conviction inébranlable des deux hommes, chacun à sa manière en appelant à plus grand que soi : une force de persuasion qui s'oppose en tout point à la rhétorique partout dominante, résume Linda Lê, puisqu'elle en revient à la bibliothèque, évidemment.

Passant par Claudio Magris, qu'elle « *admire énormément* » et qui, dans *Une autre mer* (Gallimard, 1993), évoquait le philosophe radical Carlo Michelstaedter (1887-1910), elle en arrive bientôt au livre déterminant que ce dernier a écrit en 1910, *La Persuasion et la Rhétorique* (L'Eclat, 1989) : et c'est bien cette force de persuasion dans un monde écrasé par les rhéteurs que célèbre *De personne je ne fus le contemporain*, au cœur de la bibliothèque.

Parcours

1963 Linda Lê naît à Dalat (Vietnam).

1977 Arrivée en France.

1995 Mort de son père, resté au Vietnam.

1999 *Lettre morte* (Christian Bourgois).

2012 Rupture d'anévrisme.

2019 Elle reçoit le prix Prince de Monaco pour l'ensemble de son œuvre.

Critique

Une rencontre à Moscou, en 1923

« *De personne je ne fus le contemporain* », de Linda Lê, Stock, 120 p., 18 €, numérique 13 €.

Empruntée à Ossip Mandelstam (1891-1938), l'un de ses deux personnages principaux, la citation qui donne son titre au vingt-sixième livre de Linda Lê claque comme l'étendard du dernier des poètes résistants, dans l'URSS de Staline : « *De personne je ne fus le contemporain.* » Le passé simple employé en devient perpétuel, puisque, au moment de l'affirmer, la phrase englobe le présent du poète persécuté, dont l'œuvre, en grande partie sauvée par sa femme, Nadejda, demeure un phare dans la nuit du XX^e siècle.

De l'autre acteur principal du récit, Ho Chi Minh (1890-1969), des foules entières se crurent le contemporain, au contraire, au point de faire une icône de celui qui voulait, en 1948, « *battre la famine, battre l'ignorance, battre l'envahisseur* ». Si l'on a quelque peu oublié le vainqueur de Dien Bien Phu (1954), c'est que ses successeurs ont endossé à leur tour l'habit des persécutés.

La romancière part de la rencontre réelle de ces deux hommes, en 1923, à Moscou. Mandelstam entamait alors sa descente aux enfers ; il pouvait encore écrire dans les journaux afin de subsister, ce qui l'amena à rencontrer le futur Ho Chi Minh sillonnant le monde pour affermir une conscience politique mûrie dans les livres au rythme de cent et un boulots de misère.

Entêté, le récit ne cesse de revenir à cette rencontre, toute petite pierre posée à la croisée de deux chemins opposés. Volontiers cubiste, il l'éclaire à chaque fois sous un nouvel angle en fonction des routes qui y convergent, accentuant les contrastes, et parvient à dégager conjointement la part la plus lumineuse et la part maudite du XX^e siècle.

Extrait

« Notre imaginaire a besoin des poèmes au cœur brûlant de Mandelstam le chaman, comme il se nourrit des légendes colportées à propos d'Ho Chi Minh le libérateur. Le rencontre de ces deux résistants d'exception ouvre un espace à la fois politique et littéraire qui permet au lecteur du XXI^e siècle de ne rien oublier ni des luttes pour l'indépendance des peuples dits arriérés ni des contre-feux allumés par des créateurs déterminés à ne jamais capituler, même quand leur vie est en jeu. Ils montrent la voie, diraient d'aucuns, qui ne mesurent pas à quel point ils ne sont pas seulement nos guides : ils incarnent la part en nous qui aspire à se transcender par l'action ou par le sacrifice de soi dans l'opiniâtreté mise à écrire, envers et contre tout, ce qui nous expose au danger. »

De personne je ne fus le contemporain, page 119.